L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 20 JUIN 1892. 65ème Année

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 20 JUIN 1892.

Dufour & Bonnet. Propriétaires-Editeurs

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Conseils aux monarchistes de France.

Sous ce titre: "Le devoir des conservateurs", M. Etienne Lamy vient de publier, dans la *Revue Des deux Mondes*, un article rempli d'excellents et éloquents conseils à l'adresse des monarchistes. Dans ce style élégant, nerveux, travaillé et comme taillé à facettes, qui fait l'originalité et le charme de ses trops rares écrits, l'ancien député du Jura conjure les royalistes de se rallier à la République. Ce qu'il leur prêche—écrit M. JULES DIETZ, dans le *Journal des Débats* du 3 juin—ce n'est pas une conversion prononcée du bout des lèvres, atténuée par des regrets, restreinte par des arrière-pensées, mais une adhésion complète, loyale, absolue et sans retour. "Il y a, dit M. Lamy, une façon de prendre son parti, "qui est de le pleurer, une manière de "rompre avec le passé en gardant vivante la mélancolie des choses mortes, "un air de tenter une opinion comme "une épreuve, ou de s'y résigner "comme à une contrainte. Nul ne "s'étonnera que vous gardiez à la monarchie tous votre respect: on n'accepterait pas que ce respect cachât "une espérance. L'obstination de cette "espérance irrite depuis vingt ans le "peuple. Si l'équivoque de déclarations "vagues prête au soupçon; si, tandis "que votre bouche les donnera, flotte "encore dans votre regard le "rêve qui charmait votre sommeil; si même, tout éveillés et sincères, vous trahissez une répugnance "instinctive et un dédain inconscient "pour les institutions acceptées, la barrière de défiances qui vous isole du "peuple ne tombera pas" Ainsi parle M. Lamy. Il est impossible de dire de façon plus exquise des choses plus sensées.

On nous dispensera d'analyser plus longuement cet article. En reproduire de plus amples extraits, ce serait simplement répéter les propos que nous n'avons cessé de tenir à cette place, depuis des années, en moins bons termes sans doute, mais certainement avec autant de vigueur et avec plus d'obstination. Nous avons démontré cent fois que, en s'entêtant à rester en dehors de la République, la Droite ne réussissait qu'à faire le jeu des radicaux et à trahir les intérêts conservateurs auxquels elle affectait de rester fidèle. Nous lui avons déclaré cent fois qu'elle n'avait besoin de la permission de personne pour entrer dans la République, pour s'y faire sa place, pour tenter d'en diriger les destinées. Ces vérités sont devenues, sous notre plume, de véritables lieux communs. En lisant l'article de la *Revue*, nous saluons en elles de vieilles connaissances, et nous ne pouvons que remercier M. Lamy de leur avoir donné une forme si éclatante. Tout en lui exprimant notre gratitude et en témoignant du délicat plaisir littéraire qu'il nous a donné, nous avons à faire sur son travail deux réserves assez graves.

Il nous semble d'abord que le titre de l'article est trop large, ou, si l'on aime mieux, que l'article même ne l'est pas assez. Quand les conservateurs se seront ralliés aux institutions actuelles, ils auront accompli un devoir; mais n'auront pas fait tout ce que l'on peut, tout ce que l'on doit attendre d'eux. Une fois entrés dans la République, quelle politique suivront-ils? Quel sera leur programme? Ce sont des questions qu'on a le droit de leur poser. Suivant la réponse, leur évolution sera un grand événement politique ou un simple changement d'étiquette. Nous avons vu, il n'y a pas bien longtemps, une partie de la Droite de la Chambre voter, d'accord avec l'Extrême Gauche, la détestable proposition de loi à laquelle M. Bovier-Lapierre a attaché son nom. Qu'un pareil vote soit émis par des monarchistes impénitents ou par des monarchistes sincèrement ralliés à la République, peu nous importe! Ce n'est, ni dans un cas ni dans l'autre, un vote conservateur, et peut-être est-il encore plus dangereux dans le second cas que dans le premier. Si la Droite, ou une fraction de la Droite, n'accepte les institutions républicaines que pour engager, sur ce terrain nouveau, une sorte d'enchère socialiste avec les radicaux, ou pour rendre impossible par des coalitions avec l'Extrême Gauche la constitution d'une majorité de gouvernement modérée, ou pour compromettre le clergé dans des luttes où il n'a que faire, les hommes qui suivront cette politique n'auront accompli qu'une partie, la moindre partie, de leurs devoirs de conservateurs. Il ne faut pas laisser croire à la Droite qu'elle sera quitte de tout le reste en changeant de drapeau.

Il ne faut pas dire, non plus, comme le fait M. Lamy, que les républicains modérés n'ont jamais su, jamais voulu, jamais osé se séparer des radicaux. C'est une injustice et un défaut de mémoire. "Où est, s'écrie l'auteur, où est la victoire obtenue, la lutte tentée depuis "quinze ans contre la politique révolutionnaire?" Les victoires obtenues sont rares, assurément: nous dirons tout à l'heure pourquoi. Mais est-il exact, est-il équitable de dire que la lutte n'a pas été essayée, que sur l'article 7, sur la laïcisation à outrance du personnel scolaire, sur la prétendue réforme judiciaire, sur la loi militaire, sur le droit d'accroissement, les modérés n'ont jamais tenté d'effort contre la politique radicale? Dans une autre partie de son article, M. Lamy raille cruellement leur impuissance. "Vous êtes, leur dit-il, "dépouillés de considération et d'influence, traités en parents pauvres dans "la République". C'est fort spirituel sans doute, quoiqu'exagéré. Mais, si les modérés sont ainsi traités par les radicaux, d'où viennent ces soupçons et ce discrédit? Les traiterait-on de la sorte, s'ils n'avaient, en maintes circonstances, refusé de subir le mot d'ordre parti de l'*Extrême* Gauche, docilement accepté par les opportunistes et par le gouvernement? Ces circonstances auraient pu être plus nombreuses, soit! C'est aussi notre avis. En tous cas, elles l'ont été assez pour nous faire excommunier par les radicaux. Nous avons mérité ces anathèmes. Nous en sommes fiers. Nous nous les sommes attirés en prenant la défense de la tolérance et de la modération. Les "conservateurs" devraient-nous en savoir quelque gré, d'autant plus qu'ils ne nous ont pas rendu notre tâche plus facile, d'autant plus qu'ils ont été les premiers auteurs, les premiers coupables de notre situation difficile, de notre impuissance relative et de notre isolement.

Il est aisé, assurément, de critiquer ou de railler le rôle des républicains modérés dans les dernières Chambres. Mais tout l'article de M. Lamy, de la première à la dernière ligne, démontre, à l'évidence, quelles ont été les causes de leur faiblesse, et comment l'attitude des monarchistes a paralysé la résistance au radicalisme. Encore cet article n'est-il pas complet. Il présente une lacune. Dans cette revue de la politique des quinze dernières années, le mot de boulangisme n'est pas prononcé. Et pourtant, en 1889, quel bel article il y aurait eu à écrire sur "le devoir des conservateurs"! A ce moment, nous refusions, nous, de nous laisser imposer des candidatures radicales, nous repoussions la concentration républicaine. On sait avec qui se concentraient les trois quarts des monarchistes. En présence de ces souvenirs, qui ne sont pas bien vieux, il n'est vraiment pas juste de traiter les "conservateurs" avec tant d'indulgence, et nos amis avec une si dédaigneuse pitié.

Boisandard secoue fortement sa femme, et prétend que ça la rend charmante.

—Voyez-vous, raconte-t-il, les légitimes, il faut beaucoup les remuer; le sucre est au fond!

FEUILLETON.

Mère et Martyre.

—PAR—

PAUL D'AIGREMONT.

DEUXIEME PARTIE.

LEVRES CLOSES.

(Suite.)

Ceux de Richard, brillants de passion folle, d'amour insensé, de dévouement sans nom, répondaient:

—Je vais vous avoir encore.... Je m'arrangerai pour voir toujours.... Maintenant, je suis décidé.... Je vais tout dire à mon père!......

Oui, ces derniers mots, Madeleine les lut dans la pensée du jeune homme: le coup d'œil expressif que Richard jeta à M. de Clavières ne lui laissa aucun doute à cet égard.

Parvati, dans la joie de son voyage et de son déplacement, de ses toilettes à préparer, de ses rêves à bâtir, n'avait rien remarqué.

Toute la journée, la petite Indienne fut comme une folle, ne s'occupant plus de Madeleine.

Un clou, chez elle surtout, chassait l'autre.

Maintenant, elle ne pensait plus qu'à ce monde nouveau qu'elle allait voir à Pondichéry, à ces bals dont elle serait pour sûr la reine, à ses toilettes, aux compliments qu'on lui adresserait.

Et elle allait d'une pièce à l'autre, faisant vider ses tiroirs, essayant ses robes et ses bijoux, donnant à Sita des ordres et du travail par-dessus la tête.

Le soir, elle était exténuée de fatigue et ne pouvait plus se tenir debout.

—Si papa te voit ainsi, lui dit Richard, il ne te laissera pas venir, et ce sera bien fait, on n'est pas folle à ce point.

Elle baissa sa jolie petite tête de perruche capricieuse et, sentant qu'elle avait tort, elle ne répondit point.

Mais, aussitôt après le dîner, elle dit à ceux qui étaient là:

—Je veux être très vaillante après-demain, aussi vais-je me coucher tout de suite, sans veiller, comme toujours.

Suis-je sage, hein? ajouta-t-elle en coulant vers Richard ses yeux brûlants, maintenant doux et caressants comme des yeux d'antilope.

Madeleine, occupée à causer avec son père, ne vit rien de cette expression singulière.

M. de Clavières, enchanté de cette raison peu ordinaire, car d'habitude, le soir, on ne pouvait faire coucher Parvati, qui eût volontiers passé la nuit à causer, M. de Clavières l'embrassa tendrement.

—Encore un peu et tu seras parfaite, lui dit-il. Va, chérie, et soigne-toi bien pour être belle comme les déesses tes sœurs, afin que je sois très fier de toi à Pondichéry.

—J'y ferai ce que je pourrai, sois-en sûr, papa!

Et elle l'embrassa après ce nom et ce tutoiement, ce qui était l'expression de sa plus chaude tendresse pour M. de Clavières.

Elle venait de disparaître avec Madeleine, lorsque Richard à son tour quitta la salle à manger.

Mais bientôt, Mlle de Bram fut libre, car la fille du nawab s'était endormie, bercée par les chansons de Sita.

Madeleine avait besoin de se recueillir, de lire en elle.

Les événements des jours passés la laissaient en proie à une immense préoccupation.

Elle descendit les marches du perron et se trouva dans les jardins de la villa.

Un parc superbe, admirablement dessiné, s'enfonçait dans les méandres des allées et des massifs, à perte de vue.

Madeleine en connaissait déjà les moindres détails.

Elle prit la première route venue, au hasard de sa rêverie.

La nuit était sereine, très douce, pleine d'un silence profond, à peine interrompu par les bruissements des grands insectes ailés du Sud ou par le hululement grêle et plaintif de certains oiseaux invisibles.

Des millions d'étoiles, au centre desquelles brillait comme une rangée de diamants l'admirable constellation de la croix du Sud, scintillaient dans le velours bleu foncé du firmament.

Autour de Madeleine, les silhouettes silencieuses des arbres géants, les fantômes élégants des fougères gigantesques l'enveloppaient comme une forêt mystérieuse, emplie d'un charme inexprimable, telle qu'on en voit en rêve seulement.

Et une senteur pénétrante, indécible, énervante et voluptueuse montait de cette terre moite et humide, venant des fleurs odorantes de la frangipane, du champak, des ananas, du camphre, du santal, de la cannelle, arbres ou arbustes aux sucs violents, aux parfums pleins de griserie et d'enivrement.

La jeune fille marchait lentement, la tête lourde, le cœur lui battant à l'étouffer, sa tristesse naturelle encore augmentée par une musique bizarre venue de loin, annonçant sans doute l'offrande, dans quelque temple indien, des fleurs quotidiennes apportées à une déesse aux yeux immenses, immobile dans sa pose hiératique. Mais ce bruit de gong, très affaibli par la distance, cette sonnerie étrange, sauvagement et régulièrement rythmée en coups profonds, très sourds, mettaient dans l'air une suite de vibrations singulières, qui serraient l'âme et l'emplissaient d'un trouble poignant et bizarre.

Enfin, tout au bout d'une allée, Madeleine se trouva au bord d'une petite rivière.

La gaze bleue qui enveloppait toutes choses, obscurcissant à peine le paysage, permettait de distinguer l'eau tranquille dont nulle brise ne ridait la surface, et autour de laquelle une végétation encore plus folle que celle du jardin s'épanouissait, montant en une floraison somptueuse jusqu'au faîte des bambous souples, s'enlaçant aux troncs des palmiers plus raides, couvrant le sol de toute une forêt de fleurs admirables, rouges, jaunes, bleues ou blanches et mates, avec leurs pétales raides et satinés, mais toutes répandant ces parfums pénétrants qui énervent et rendent fou.

Un adorable pavillon, formé de nattes et de bambous, et recouvert d'une toiture octogone, s'abritait tout au bord de la rivière sous la verdure sombre des *banians* gigantesques.

Sept marches de marbre vert conduisaient à la porte en bois de santal, aux incrustations d'or, ajourées comme des dentelles.

Madeleine, énervée des moites tiédeurs, qui passaient dans cette atmosphère lourde encore enlourdie par les senteurs enivrantes qui montaient de la terre brûlante, Madeleine s'assit sur les degrés et laissa tomber sa tête dans ses mains.

Elle pensait à cette nouvelle patrie, celle des siens, à tout ce qu'elle voyait, qui la faisait vivre comme dans un songe, et qui la bouleversait, surtout à ce Richard, inconnu d'elle quelques semaines auparavant, et qui maintenant tenait une si large place dans son cœur qu'elle se demandait, s'il ne se déclarait pas, s'il ne la voulait pas pour femme, ce qu'elle allait devenir sans lui, loin de lui....

Tout à coup un léger bruit venant du pavillon la fit tressaillir.

Il y avait donc quelqu'un là-dedans!

Elle se dressa, inquiète, et se tourna légèrement.

Un cri vint expirer sur ses lèvres; Richard ressortait, vêtu de ses habits de toile blanche, debout dans l'encadrement noir de la porte.

Il était déjà auprès d'elle.

—Est-ce que je vous fais peur! lui demanda-t-il d'une voix que Madeleine ne lui connaissait pas plus douce qu'une caresse.

Elle hocha doucement la tête.

—Non, dit-elle, vous, jamais.

—Pourquoi êtes-vous si triste, tout à l'heure, quand vous vous croyiez seule, étendue sur ces degrés de marbre?....

Sous la soie légère qui recouvrait son corps charmant, se collant à ses formes dont l'œil ravi de Richard dévorait les contours fermes et élégants, on voyait battre son cœur.

—Je pensais à la France, où nous allons bientôt revenir, dit Mlle de Bram.

—Il vous tarde, sans doute!......

—Ah! certes non!......

Ces trois mots ne s'étaient pas échappés des lèvres de Madeleine que déjà elle les regrettait.

N'était-ce pas un aveu, en effet?

Richard le comprit bien ainsi; et l'enveloppant d'un regard tout brûlant d'amour et de passion:

—Alors, ne partez pas! lui dit-il la voix basse, pris soudain d'un tremblement infini.

—Que voulez-vous dire, mon cousin?...... Et ma mère qui m'attend, et ne peut plus se passer de vous?......

—Vous irez la chercher, mais avec moi. Votre mère est une fille de l'Inde, comme vous. Elle vivra heureuse, ici, avec nous.

—Quitter Mauvezin?.... Ainsi?.... Vous êtes singulier, Richard....

Madeleine, poignée d'émotion, essayait de rire.

—Faut-il m'expliquer plus clairement? demanda M. de Clavières. Vous ne répondez pas?.... Oui, alors?

Eh bien, écoutez-moi!

—Madeleine, je vous aime comme un fou. Votre beauté physique me fait perdre la raison, tandis que votre perfection morale me fait comprendre qu'avec vous seule je trouverai le bonheur.

Dites, adorée, voulez-vous le bâtir avec moi, ce cher foyer dont vous serez la reine et la maîtresse?.... Voulez-vous que la main dans la main nous marchions à côté l'un de l'autre, toute notre vie, sans nous séparer jamais?....

Ensemble, nous élèverons les petits que Dieu nous enverra; nous fermerons les yeux à ceux qui nous ont fait grandir, et quand à notre tour nous nous endormirons de l'éternel sommeil, nous partirons après avoir saintement vécu, et avoir fait autour de nous tout le bien que nous aurons pu. Cela vous va-t-il?....

Madeleine, suffoquée de joie, ne pouvait répondre.

—Libre!.... murmura-t-elle enfin, Richard, vous êtes libre!....

Il sourit doucement.

—Je l'étais avant de vous connaître, dit-il. Mais depuis que vos douces prunelles de velours se sont arrêtées sur moi, je ne le suis plus. Alors même que mes traits restent paisibles et mon regard indifférent, mon cœur bondit vers vous. Chacune de vos paroles me semble l'écho même de mes pensées; vos sentiments sont les miens; vos aspirations les miennes. Mon père, qui vous adore déjà, aura un bonheur sans nom à vous nommer sa fille. Madeleine, la seule femme que j'aimerai jamais, mon cher amour, que Dieu a faite plus belle et aussi bonne que les anges de son paradis, voulez-vous que je dise tout cela à votre père, en présence du mien?

Elle laissa tomber sa tête adorable sur l'épaule de Richard, heureuse à en mourir.

Elle ne pouvait prononcer une parole, le bonheur la suffoquait.

Enfin, un peu de calme lui revint.

—Moi aussi, dit-elle, Richard, je vous aime...... Je vous aime exclusivement, saintement, profondément. Quoi qu'il arrive, je n'aimerai jamais que vous!....

Une lune blanche comme une neige éclairait le visage pur de Madeleine. Ses grands cils d'une longueur incomparable se baissaient sur sa joue transparente que l'émotion pâlissait encore; le nez aux narines mobiles frémissait sous l'émotion indescriptible qui l'agitait; ses lèvres de pourpre, humides comme la rosée, rouges comme le sang, appelaient les baisers, elle était d'une beauté surhumaine et divine.

Richard, hors de lui, la pressa sur son cœur:

—Oh oui! murmura-t-il en couvrant saintement et religieusement ses cheveux noirs de baisers fous, oh oui, quoi qu'il arrive, tu seras toujours l'adoration unique de mon cœur et la vénération absolue de ma vie, ô ma reine à jamais bénie.

Ils errèrent longtemps encore dans le parc; parlant de leur amour, de leurs projets, de leur avenir sous la lueur tremblante des étoiles, au milieu de ces fleurs admirables, sous l'ombre invraisemblable des élégantes fougères, subtiles et ténues comme des dentelles vertes, fabriquées pour vêtir les sylphes ou les fées.

Et les palmes dont les bouquets s'épanouissent à cent pieds de hauteur; et les bambous bleuâtres aux frêles tiges lisses et souples, jaillissant tout droits dans la nuit; et les mouches de feu zigzaguant dans les ténèbres, et les colibris, et les oiseaux de toute espèce, volant dans l'enlacement des lianes aux fleurs d'or; et les grands insectes bruissant dans l'herbe des gazons, entendirent seuls leurs serments, assistèrent à leurs fiançailles aussi chastes que si elles avaient eu lieu sous l'œil de la plus rigide des mères.

Il fut convenu que Richard, à Pondichéry seulement, parlerait à son père d'abord, à M. de Bram ensuite.

—Et Parvati? demanda Madeleine à son fiancé avant de le quitter, que dira-t-elle de notre amour?

—Parvati est une gentille petite sœur pour moi, un peu capricieuse,—mon père l'a tellement gâtée,—un peu despote, très futile, mais bonne au fond. Elle vous aime déjà Madeleine, elle vous aimera davantage encore quand vous serez ma femme. Du reste, elle ne restera probablement longtemps pas avec nous. Elle a quinze ans. A son âge les filles de l'Inde sont mariées. A Calcutta, où nous devons aller ces jours-ci, mon père renouera des projets de mariage qu'a eus jadis le nawab pour sa fille. Il la destinait en effet à un prince indien de sa famille, riche et dépossédé comme lui de son territoire. Ce mariage qui réunira toutes les similitudes de caste, de caractère, de situation, est ce qui convient le mieux à Parvati.

—L'accepte-t-elle?

—Elle n'en sait pas le premier mot. Mais Bam-Sing, celui que mon père lui destine, l'aime, et, de son côté, lui est sympathique. Elle ne demandera pas mieux.

Une rosée bienfaisante, à ces mots, descendit dans le cœur de Madeleine, et dissipa les pressentiments qui l'avaient fait tant souffrir depuis quelques jours, même ce soir, quand Richard murmurait de si douces choses à son oreille.

Le lendemain, le beau yacht *Parvati* quittait les parages cinghalais et emportait vers Pondichéry la famille indienne, M. de Bram et sa fille.

La traversée fut magnifique.

Aucun de ces cyclones qui ravagent si souvent la mer des Indes ne s'éleva. Pas même du tangage ou de la houle.

Comme un beau cygne à la marche régulière, le yacht s'avançait tout blanc sur la mer bleue, laissant à peine dans la raie d'argent de son sillage un léger bruit de soie froissée.

Enfin, on arriva à Pondichéry, cette grande ville triste, mais si belle avec les terrasses de ses maisons gréco-italiennes, et si gracieusement enroulée dans le plus frais et le plus élégant de tous les manteaux de verdure.

La famille de M. de Bram prévenue de son arrivée, les amis de M. de Clavières les attendaient tous sur le quai.

Chacun se disputait le plaisir de leur donner l'hospitalité, leur faisant l'accueil le plus chaud et le plus sympathique.

Pour mettre tout le monde d'accord, M. de Bram et sa fille allèrent chez les uns, M. de Clavières et Parvati chez les autres, et Richard dans une troisième maison.

Mais le soir même, un grand dîner et une superbe soirée les réunissaient tous.

Et chaque jour, des fêtes nouvelles, des bals, des promenades, des parties de plaisir, des excursions étaient données en l'honneur des étrangers.

Madeleine, avec son éducation française, ses toilettes simples mais d'un goût si pur, par dessus tout sa souveraine beauté, ne tarda pas à avoir un succès fou.

On ne jurait plus que par elle, toutes les cervelles en étaient à l'envers, toutes les têtes tournées.

Ah! si elle avait voulu choisir parmi les plus beaux, les plus riches, elle n'eût eu qu'à parler, pour cueillir avec ce mari désiré par M. de Bram la situation brillante que le baron rêvait pour sa fille, comme tout bon père de famille doit le faire.

Non, aux brûlantes œillades que tous lui décochaient, aux déclarations à peine dissimulées qu'on lui adressait, aux compliments, aux hommages, Madeleine demeurait indifférente.

Celui-là seul qui était le maître adoré de son cœur avait le don de l'émouvoir et de la bouleverser.

Et quand, fou d'amour, Richard l'emportait sous le feu des lustres, dans le tourbillon des couples enlacés, en la pressant sur son cœur, lui disait:

—Au milieu des adorations brûlantes dont on vous entoure, mon amour, n'allez-vous pas vous détacher de moi!...

Les prunelles de Madeleine, subitement plus douces que du velours, lui répondaient aussi éloquemment que ses lèvres qui, cependant, lui disaient très bas:

—Exclusivement et éternellement, je vous l'ai juré, Richard, et quoi qu'il arrive, je ne changerai jamais.

C'eût été le paradis sur terre que ce doux temps de fiançailles, alors que devant les hommages dont on entourait l'adorée, Richard sentait sa passion encore décuplée par les succès de Madeleine, si une effroyable catastrophe ne fût venue les séparer à jamais.

Effroyable catastrophe, moralement parlant bien entendu; et étant donné la loyauté rigide de Mlle de Bram, car nul accident ne se produisit, un simple fait, sur lequel une autre moins délicate eût peut être passé, mais qui devait, elle, briser son bonheur sans retour.

Parvati, la fille du nawab, la petite princesse, comme on l'appelait, était trouvée belle aussi; mais avec ses toilettes somptueuses, ses bijoux magnifiques, sa vivacité de perruche constamment en mouvement, ses passions expansives et brûlantes, elle réalisait les types indiens vus et rencontrés tous les jours.

Ce n'était plus Madeleine, cette splendide et calme patricienne, cette jeune fille, blanche et belle comme une déesse de marbre, réservée, un peu hautaine, à la grâce chaste et discrète, et dont la moindre parole bouleversait tout le monde.

Parvati s'aperçut du triomphe de celle qu'elle avait jusque-là appelée sa sœur, et en souffrit horriblement.

Comment! ce n'était pas elle, fille du prince souverain, et devant le moindre caprice de qui tout jusque-là avait plié, ce n'était plus elle qui était la reine des bals, l'étoile des fêtes, la première, au-dessus de toutes!....

Cette première jalousie en éveil en amena une seconde.

Elle se souvint qu'elle aimait Richard et l'observa.

Au bout de quelques jours, elle savait ce qui avait échappé à M. de Bram aussi bien qu'à M. de Clavières, elle connaissait l'amour de Madeleine pour son cousin.

Elle faillit en mourir de dépit.

Mais dans cette petite créature gâtée et égoïste, il n'y avait point de générosité ni de grandeur.

Comment reprendre Richard à Madeleine?

Comment les séparer tout au moins?...

Parvati, à partir de sa découverte, n'eut point d'autre pensée.

—Bah! se dit-elle un jour, jouons le tout pour le tout.

Le soir même, dans une famille amie elle devait rencontrer un parent de son père, Indien comme lui.

Son plan fut vite fait.

—Donne moi ton bras pour entrer au salon, Richard, veux tu, dit-elle à son camarade d'enfance, lequel d'ordinaire accompagnait toujours Madeleine, pendant qu'elle s'appuyait sur M. de Bram ou sur Maurice de Clavières.

Le jeune homme, contrarié, ne laissa point voir et s'exécuta.

La réunion était nombreuse, les salons fériquement ornés.

Au milieu du plus grand le prince indien trônait, très entouré par ses hôtes.

Madeleine marchait immédiatement derrière Parvati et Richard, donnant le bras à M. de Clavières.

Vêtue d'une robe en crêpe de Chine d'un rose à peine teinté, sa tête fière couronnée de fleurs, elle était si adorablement belle, avec ses épaules nues et ses bras de statue antique, que tous, à son approche, tressaillirent d'admiration.

La fille du nawab, les narines dilatées, toute sa petite personne frémissante et énervée, s'était avancée rapidement vers l'ami de son père.

On la nomma à lui.

Il se baissa vivement, la prit dans ses bras et l'élevant jusqu'à lui, l'embrassa à plusieurs reprises.

—Que tu es belle, murmura-t-il attendri, et que mon vieil ami serait donc heureux de te voir ainsi!......

Mais ce souvenir, dans ce moment-là, ne pouvait attendrir la jeune fille, uniquement absorbée par son idée.

Elle se dégage aussitôt, et prenant la main de Maurice de Clavières:

—Prince, dit-elle, je vous présente celui qui m'a élevée, qui a remplacé mon père avec tant de bonté et d'amour, que je me suis à peine aperçue que j'étais orpheline.

Aussi je ne vous étonnerai pas en vous disant que mon désir le plus cher est de lui consacrer ma vie, en devenant tout à fait sa fille, ainsi qu'il en a conçu le projet.

Les deux hommes se serrèrent énergiquement la main.

M. de Clavières, point au courant de l'amour de Richard, souriait extrêmement attendri.

Madeleine figée au sol, était semblable à un spectre.

Impitoyablement, Parvati continua:

—Et maintenant, prince, en tour de mon fiancé, Richard de Clavières, le fils de mon cher père Maurice. Oui, vous avez raison, si celui qui est mort pour sauver son ami pouvait voir mon bonheur à l'idée que je vais être la femme d'un garçon si loyal, il serait heureux.

Elle feignit d'essuyer quelques larmes rebelles, tandis que Richard, hypnotisé par le souvenir qu'elle venait si rapidement de rappeler, n'osait ni se dérober à l'étreinte de l'étranger, encore moins protester contre les paroles de Parvati.

Quand il reprit possession de lui-même, il vit Madeleine s'éloigner, chancelante, au bras de M. de Bram.

Le prince indien, de son côté, accaparé de nouveau par ses hôtes, ne s'occupait plus de Parvati ni de sa famille d'adoption.

—Richard, lui dit en même temps la petite Indienne, ne veux-tu pas me faire danser cette première valse?.... J'en serai si heureuse....

Il la repoussa durement, quoique la voix de Parvati eût une douceur presque soumise, inconnue d'elle ordinairement:

—Laisse moi, lui dit-il, prends tes danseurs où tu voudras, je n'ai guère le cœur au plaisir....

Et il partit comme un fou, étonnant par sa pâleur et son bouleversement tous ceux qui l'entouraient.

M. de Clavières était dans un autre salon, causant déjà avec des amis.

Richard l'eut vite rejoint:

—Mon père, lui dit-il, je voudrais vous parler le plus tôt possible. Pourriez-vous me donner quelques instants?

Quoique Richard eût fait appel à toute sa volonté pour dominer l'horrible émotion qui le poignait, son visage était tellement altéré que M. de Clavières effrayé suivit immédiatement son fils.

Celui-ci connaissait la maison.

Au bout d'une immense terrasse magnifiquement décorée, plusieurs cabinets de verdure formés par des massifs d'arbustes géants, à peine éclairés par la lumière douce de lampes recouvertes d'abat-jour en dentelles, paraient, avec leurs larges divans, leurs punkas invisibles et leur solitude des retraites charmantes, et dans lesquelles, par ce commencement de fête, on était sûr de ne point être troublé.

—Qu'as-tu? demanda M. de Clavières à son fils. Et que t'arrive-t-il? Je ne t'ai jamais vu en proie à un pareil bouleversement......

—Il m'arrive en effet un désespoir si profond et si violent, que je voudrais être mort.

Simplement le pauvre père, étreint à la gorge par cette douleur terrible, répondit:

—Et moi qui n'ai que toi au monde, je ne compte donc pour rien?.....

Le jeune homme éclata en sanglots:

—Pardon! murmura-t-il éperdu; pardon, père, je suis si malheureux!....

—Mais enfin, explique-toi, qu'est-ce que c'est?......

—Vous avez entendu Parvati, tout à l'heure?......

Un voile subitement se déchira devant M. de Clavières.

—Malheureux enfant, en effet, dit-il, tu ne l'aimes pas....

—Ne pas l'aimer!.... Ce ne serait rien, mon père, lorsque le devoir parle. Mais j'en aime une autre.... et cette autre, je vous le répète, je voudrais être mort plutôt que de la perdre.

—C'est Madeleine?......

—Oui, Madeleine, la perfection morale et physique faite femme; plus belle, plus sainte, et meilleur que les anges du paradis!....

—Le sait-elle que tu l'aimes?....

—Je ne voulais pas le lui dire; car dès le premier jour où je l'ai vue, mon cœur a été si plein d'elle, que rien plus sur terre n'a existé pour moi. Mais l'autre soir, chez nous, je l'ai surprise qui pleurait. Ses larmes m'ont rendu fou et ont eu raison de mes meilleures résolutions. Je lui ai avoué mon amour, je l'ai suppliée à genoux de m'aimer aussi....

—Que t'a-t-elle répondu?...

—Avant que n'importe quel aveu soit tombé de ses lèvres, elle m'a demandé si j'étais libre.....

Fou que j'étais!.... Je lui ai affirmé que je l'étais....

Alors, mon père, son bonheur a été aussi grand que le mien, sa main est tombée dans la mienne...... Je devais vous parler ici, au premier moment libre...... Vous eussiez demandé à M. de Bram de nous la donner, elle ne nous eût plus jamais quittés, éclairant notre foyer de ses vertus, de sa beauté, de sa sagesse...... Au lieu de cela, faut-il donc que je la perde sans espoir, sans retour?

Les sanglots de Richard redoublèrent.

M. de Clavières, blanc comme un suaire, pressait la main de son fils et ne trouvait pas un mot à lui répondre.

Tout à coup le jeune homme parut se calmer.

—Et pour qui, pourquoi ce sacrifice et ce désespoir, dit-il d'une voix rapide en regardant son père.

Pour une enfant légère, capricieuse et fantasque qui ne se doute pas de ce que c'est que l'amour, qui n'en éprouve nullement en elle, ni pour moi ni pour un autre......

Dans tous les cas, m'aimerait-elle aujourd'hui, qu'elle ne m'aimera pas demain.

Elle cède certainement à quelque caprice passager, comme lorsqu'elle vous fait envoyer de tous les côtés pour lui procurer un oiseau ou un bijou....

Une femme cela, la mienne, la mère de mes enfants, l'amie sûre et dévouée de tous les jours; la conseillère, la consolatrice, la force de notre maison heureuse ou éprouvée?

Avouez que ce n'est pas possible....

M. de Clavières se décida enfin à répondre.

—Je voudrais dire comme toi, balbutia-t-il très bas, la voix pleine de larmes, je ne le peux pas.

Ne proteste pas. Ton désespoir même me prouve qu'au fond ta conscience t'a déjà crié ce que je suis obligé de t'affirmer tout haut, mon pauvre cher petit!..

Eh oui, c'est douloureux, c'est cruel, c'est horrible, mais nous ne sommes pas libres. Lorsque Ambar-Seïb, le père de Parvati, est mort pour moi, j'ai contracté une dette vis-à-vis de lui. Je m'adresse à ton honneur, cet honneur de tous les nôtres que j'ai essayé de mettre en toi, solide, profond et vrai, comme mon père me l'avait transmis. L'échéance est arrivée, pouvons nous renier notre signature?.... Et si Parvati nous demande ce paiement-là, à nous qui lui avons enlevé son foyer et son père, pouvons-nous le lui refuser?

Ah mon fils, mon cœur saigne plus fort que le tien, car si tu souffres, moi, je te vois souffrir.... Mais je ne crois pas que nous puissions nous dérober au cruel devoir que Parvati nous impose.

Abîmé de douleur, mais avec sa conscience délicate, comprenant bien que son père était dans la vérité, Richard, le loyal garçon, ne pouvait répondre un mot.

—Oui, tu as raison, continua M. de Clavières, si tu adores Madeleine comme fiancée, si tu la désires si ardemment pour femme, c'est qu'elle est digne de toi.

Et moi-même, quelle joie de la nommer ma fille; de renouer avec mon vieil ami de Bram notre amitié d'enfance, de ne faire qu'une famille, de te voir heureux comme je l'ai été jadis.

Quelques larmes roulèrent des yeux de Maurice de Clavières.

—Non, dit il, à la place de cela, c'est le sacrifice et le devoir.

T'y déroberas-tu?....

Richard tordait ses bras

—Je ne le pourrai pas! balbutia-t-il au milieu de ses sanglots. Non, je ne le pourrai pas.

Et l'accepterai je, ce dur sacrifice, elle, l'adorée, que dira-t-elle? Verra-t-elle à quel point mon cœur saigne?.... Comment me jugera-t-elle?....

A cet instant, la tremblante muraille des lianes parfumées et des jasmins en fleurs s'écarta doucement, et Madeleine parut blanche comme une morte, mais calme, ferme et résolue.

—Rassurez-vous, Richard, dit-elle, jamais je ne vous jugerai autrement que vous êtes, c'est-à-dire l'honneur et la loyauté mêmes. La fatalité est sur vous, mon ami, acceptez-la, et obéissez à votre père.

—Ah! s'écria le malheureux, vous ne m'aimez pas!

Une expression si douloureuse passa dans les doux yeux de Madeleine, que M. de Clavières se sentit ému à fendre l'âme.

—Ne la martyrise pas, Richard, dit-il à son fils, elle souffre plus que toi.

Un regard où passa toute l'âme de la jeune fille remercia Maurice.

—Hélas! dit-elle, à quoi bon vous redire, ces mots qu'hier encore je vous répétais?.... Nous n'avons plus le droit de nous aimer, Richard. L'honneur nous le défend. Mais écoutez le serment que je fais devant votre père. Ne devrais-je jamais vous revoir de ma vie, serais-je condamnée à toujours vivre à l'autre extrémité de la terre, dans mon cœur fermé et dont vous resterez le maître, nulle autre image n'entrera jamais.

—Mais vous ne serez pas mienne, moi qui avais rêvé de partager mon foyer avec vous.

—Dieu ne le veut pas. Croyez moi, ne nous dérobons ni l'un ni l'autre à ce rude devoir, quelque cruel qu'il soit, nos consciences trop délicates en souffriraient au point de tuer notre bonheur, peut-être notre amour!.... Tandis que loin par le fait, mais si près par le cœur, ayant fait ce que nous devions faire, qu'est-ce qui pourra détruire en nous la pensée, le souvenir, l'éternelle tendresse?

Ma sainte mère prétend qu'à l'encontre des autres coupes, celle du sacrifice a l'amertume au bord et le miel au fond.

Peut-être a-t-elle raison....

—Oh! moi, Madeleine, vivrais-je mille ans, je ne vous oublierai jamais, je vous aimerai toujours de même, je vous regretterai avec le même désespoir. Mais vous, vous aurez une famille.

Elle l'interrompit avec une vivacité qu'il n'était pas en elle d'habitude.

—Je ne me marierai jamais, dit elle.

Puis, étreinte sans doute de quelque mystérieux pressentiment, elle ajouta:

—A moins que quelque impérieux devoir ne me commande de le faire, ainsi qu'à vous, Richard. Mais rassurez-vous, mon cœur n'aura jamais deux maîtres.

Son courage était à bout, elle chancela.

Maurice la reçut dans ses bras.

—Retourne dans les salons, dit-il à son fils, moi je reste avec Madeleine. Il vaut mieux qu'il en soit ainsi.

On ne doit pas remarquer notre absence, et si on venait par ici, de me trouver avec elle ne peut provoquer les commentaires de personne. Va, mon petit, va, je te demande ce dernier sacrifice, pour elle, la pauvre enfant qui n'en peut plus; pour moi, que vos souffrances tuent.

Richard n'osa pas résister à cette prière; d'autant plus que Madeleine, pâle comme une morte, paraissait sur le point de rendre l'âme, et que la voir dans cet état le rendait fou.

—Je vous obéis, dit il à M. de Clavières, mais rentrer au milieu d'une fête tel que je suis, m'est impossible. Je reviens à la maison, je vais prévenir notre hôte que je me trouve subitement indisposé.

—Et surtout aie du courage, murmura Maurice effrayé des yeux de son fils.

Richard étouffa un sanglot.

—Ah! fit-il, je ne serais pas digne d'elle si je n'en avais pas!

Et il s'éloigna en chancelant comme un homme pris d'ivresse.

Une fois qu'elle eût vu s'éloigner celui qui emportait toute son âme, Madeleine s'affala sur le divan, en proie à un désespoir sans nom.

Au travers de ses doigts, les larmes filtraient claires, abondantes, pressées, comme l'eau qui s'échappe sans effort d'une source trop pleine.

Maintenant qu'il n'était plus là, lui Richard, celui qui remplissait son cœur tout entier, à quoi bon avoir du courage, de la résignation et du calme?......

Elle le perdait!.... La terre lui semblait vide.

Car elle avait menti, elle le sentait bien; l'idée du devoir et du sacrifice ne la consolerait jamais, ne lui donnerait jamais la douceur âpre du martyre, ne lui ferait pas une minute oublier l'absent.

En son âme sûre et profonde, tout se gravait sur le marbre.

—Madeleine, ma fille chérie, murmura Maurice, aie du courage, je t'en conjure!....

Elle laissa tomber sa tête charmante sur l'épaule de M. de Clavières, et sans parler, bien qu'en répondant par une faible pression à la pression de la main du plus vieil ami de son père, elle écouta les paroles émues et reconnaissantes que lui prodiguait M. de Clavières.

Le lendemain, une fièvre violente se déclara.

Madeleine fut entre la vie et la mort; mais sa résolution vaillante ne chancela pas une seule minute.

A Richard qui la suppliait de lui laisser briser les liens qui l'attachaient à Parvati, elle répondit avec sa douce physionomie, bouleversée de couleur mais inébranlable:

—A la violence du mal qui a failli m'emporter, vous devez voir, Richard, ce qu'il y a dans mon cœur pour vous.

Mais j'aime mieux mourir que de vous voir trahir le désespérant devoir qui nous sépare.

M. de Bram fut le seul à ne pas se douter de la cause de la maladie de Madeleine.

—Il fait trop chaud pour moi, ici, lui dit elle un jour.

Et comme c'était également l'avis des médecins, qui ne connaissaient point le fond des choses, le baron n'eut plus ni paix ni trêve qu'il n'eût assuré leur retour en France.

Du reste, il avait éprouvé une violente déception à Pondichéry, la prédiction de M. de Clavières s'était réalisée; les terrains et les maisons qu'il possédait dans notre colonie indienne n'avaient qu'une très minime valeur, et leur réalisation était impossible.

Ainsi, les ressources sur lesquelles comptait si absolument M. de Bram pour arranger sa situation en France lui échappaient, et ses embarras allaient d'autant plus augmenter en Gascogne que, dans son illusion, il avait un peu largement dépensé, durant ce voyage.

Cela, uni à la maladie de sa fille, à la pâleur, à la faiblesse de Madeleine, lui fit éprouver une hâte singulière pour quitter l'Inde, et retrouver là-bas sa femme, son foyer, sa famille.

Les adieux avec M. de Clavières furent déchirants.

—Vous emportez nos cœurs, Madeleine, lui dit Maurice très bas, en la pressant dans ses bras. Mais ne vous engagez pas encore en France, attendez. Pour avoir une fille telle que vous, je suis capable de faire des miracles. Peut-être arriverai-je à convaincre Parvati qu'elle sera plus heureuse ailleurs que chez nous.

Madeleine pleurait en silence, elle ne répondit pas. Elle ne croyait point à la réussite de M. de Clavières.

Pour que Parvati revint de son caprice, il fallait qu'il fût devenu un fait accompli, et ce jour-là, hélas, il y aurait entre Richard et Madeleine un abîme que rien ne pourrait plus combler!....

La fille du nawab, honteuse de son triomphe, n'assistait point au départ.

Le lendemain même de la soirée fatale, elle était allée chez des amis de son père qui avaient insisté pour l'avoir.

C'était assez loin de Pondichéry.

M. de Clavières, comprenant à quel point sa présence serait pénible à Mlle de Bram, ne l'avait point rappelée. C'est ainsi qu'elle n'assista point au départ du baron et de sa fille.

Richard et Maurice accompagnèrent leurs amis jusque sur le bateau qui devait les ramener en France.

Avant de quitter celle qu'il aimait si éperdûment, le jeune homme trouva moyen de la prendre à part:

—Votre conscience et votre rigide vertu nous séparent, lui dit-il, mais nos cœurs tout entiers restent avec vous, Madeleine.

Je vous aime tant, je vous aimerai tant encore, si absolument, si fidèlement que Dieu se laissera fléchir, j'en suis sûr.

Nous nous retrouverons, un instinct qui ne me trompe pas me le dit. Gardez-moi votre amour.

Elle laissa tomber sa main dans la sienne, et comme les halètements de la vapeur se faisaient déjà entendre, elle redit les trois mots de jadis, alors qu'un si pur bonheur rayonnait en eux.

—Absolument, exclusivement, envers et contre tout, jusqu'à Dieu!....

Quelques semaines après, le père et la fille, étaient de retour au château de Mauvezin.

IV.

UNE CANAILLE.

Un grand changement les y attendait.

Charles Sintely, un des meilleurs élèves de l'Ecole centrale, car il se destinait à devenir ingénieur, tandis que son frère Raymond travaillait pour être médecin, Charles subitement avait renoncé à sa carrière et était entré au séminaire, voulant être prêtre.

Aucune des observations de sa tante, que cependant il aimait comme une mère, n'avait pu le faire revenir sur sa résolution.

N'insistez pas, avait il dit avec ses grands yeux si droits, emplis d'une incommensurable et mystérieuse tristesse, c'est ma vocation.

Le chagrin de cette décision, joint aux ennuis de l'isolement, avait apporté des ravages profonds dans la constitution délicate de Mme de Bram.

Son mari et sa fille la trouvèrent atrocement changée.

Sa pâleur était effrayante, ses forces à bout.

Elle était même si faible, que sa perspicacité maternelle en fut obscurcie au point, qu'elle ne s'aperçut point du changement survenu en Madeleine.

Rien, elle ne vit rien, ni la mélancolie désolée de la jeune fille, ni ses rêveries sans fin, ni cette apathie indifférente pour tout ce qui n'était pas la solitude, durant laquelle son cœur et son esprit pouvaient s'envoler vers celui qu'elle ne devait jamais oublier.

Ne se doutant de rien, Mme de Bram ne lui fit point de questions. Et Madeleine, peu communicative par nature, ne se sentit pas le courage de rouvrir d'elle-même à nu une blessure si cuisante.

L'été se passa, et les forces de Mme de Bram s'en allaient rapidement.

Un jour, Charles arriva.

Il eut un long entretien avec la malade.

Quand il quitta la chambre de sa tante, sa physionomie angélique était encore éclairée comme par un reflet divin.

Du reste, dans son costume de prêtre, il était plus beau que jamais, plus grand, plus mince, avec une douceur attendrie sur son fin visage qu'il n'avait pas auparavant.

A cet instant, il était très pâle, mais dans ses yeux d'un bleu si pur il y avait une expression surhumaine.

Il rencontra Madeleine.

—Chère petite sœur, lui dit-il, notre mère vous demande, montez vite auprès d'elle.

La jeune fille se hâta de se rendre au désir de la baronne, fort impressionnée des inflexions qu'avait prises la voix de Charles pour prononcer ces simples paroles.

Mme de Bram, étendue sur une chaise longue, la tête relevée sur les coussins de velours, recevait auprès d'une fenêtre ouverte les derniers rayons d'un pâle soleil d'automne, et semblait aspirer avec délices les émanations embaumées d'une corbeille d'héliotropes que le vent des montagnes apportait jusqu'à elle.

Son pâle visage, à cette heure, semblait transfiguré par une joie profonde.

—Qu'avez-vous, maman chérie? lui dit Madeleine en l'entourant de ses bras caressants. Vous allez mieux, vous semblez heureuse....

—Très heureuse, en effet, mon enfant bien-aimée, et je vais te le dire, mon bonheur.

—Je vous écoute.

—D'abord, si je t'attriste en commençant, aie du courage et ne pleure pas. Tes larmes gâteraient mon bonheur.

Inquiète, Madeleine regarda sa mère.

Un pressentiment très douloureux serrait son cœur.

—Que voulez-vous dire? fit elle.

—Tu vas le savoir. Mes forces s'en vont. Je crois que je n'ai pas longtemps à vivre.

—Oh! maman, maman adorée, taisez-vous, taisez vous!

—Tu vois que tu n'es pas raisonnable......

—Mais aussi, pourquoi prononcer ces horribles paroles?......

—Que peuvent-elles faire à la chose?.... Rien, si je dois te les dire pour que tu me comprennes.

L'idée de te laisser seule au monde, derrière moi, empoisonne mes derniers jours.

Tais-toi, ne proteste pas. Il y a ton père, je le sais bien; ton père qui t'adore...... Mais ma mort le laissera sans forces, et à son âge, la solitude et le désespoir sont des dangers terribles pour un homme tel que lui. Loin de te consoler et de te protéger, c'est toi qui devras oublier ton propre chagrin pour te consacrer à lui, veiller sur lui.

—Je le ferai, maman, je te le jure

—Je n'ai pas besoin de ton serment, je te connais.

Mais que plus heureuse je partirais si à ton tour, ma pauvre petite, tu pouvais t'appuyer sur un être intelligent, doux et fort comme celui que mon amour rêve pour toi!

Depuis que je me sens condamnée, ai-je prié Dieu de te l'envoyer avant ma mort, ce mari honnête et bon qui t'aidera à fermer mes yeux et soigner ton père!....

Madeleine, atterrée, pleurait à chaudes larmes.

Mais ces pleurs, dont Mme de Bram ne pouvait soupçonner l'amertume, l'aidaient à cacher le bouleversement profond que les paroles de la mourante apportaient à son cœur désespéré.

Eh oui, tout, jusqu'à ce suprême vœu de l'agonisante, le lui rappellerait donc, ce Richard adoré, si cruellement pleuré, si fidèlement regretté!....

N'était-ce pas lui, en effet, ce cher compagnon doux et fort, droit et bon, qui seul eût pu atténuer le coup terrible que lui porterait cette mère parfaite, en disparaissant pour toujours?......

Mme de Bram continua:

—Ne pleure pas ainsi, mon adorée. Ta douleur me désespère.

Voir disparaître ceux que nous aimons est la loi naturelle.

J'ai vu partir mon père si bon et tant aimé, et tu m'as consolée. De même, chérie, les petits qui viendront plus tard prendront ma place dans ton cœur, et en cicatriseront la blessure.

Car c'est pour cela que j'ai voulu te parler.

Dieu a exaucé ma prière, Madeleine...

Tu es aimée par l'être le plus bon et le meilleur qui soit au monde.... Il te veut pour femme, et moi je vais mourir heureuse en sachant quel protecteur, quel ami je te donne à mon heure dernière.

Les sanglots de la jeune fille redoublèrent.

Elle ne pouvait articuler un mot.

De qui, de qui donc, grand Dieu! sa mère voulait-elle parler?......

La mourante, se méprenant toujours au silence de sa fille, reprit:

—C'est Raymond, mon fils Raymond qui t'aime. Charles a quitté son séminaire exprès pour venir me le dire. Voyons, adorée, sèche tes pleurs, souris au bonheur qui arrive.

Quoique la mort frappe à notre porte, la joie doit être dans ton cœur, comme il est dans le mien.

Raymond, l'être le plus parfait que je connaisse!....

Ah je te le répète, Dieu nous bénit!..

Mais au lieu de sourir, ainsi que le lui demandait sa mère, Madeleine inclina sa tête charmante et l'expression de son visage se fit encore plus triste, encore plus navrante, si c'est possible.

—C'est mon frère Raymond qui me veut pour femme!.... fit-elle désespérée.

—Jusqu'ici ton frère, parce qu'il était devenu mon fils, oui, Madeleine. Mais désormais bien plus et bien mieux, ton guide, ton protecteur, par dessus tout ami, ton mari enfin.

La jeune fille hocha son fin visage désolé.

—Ne me demandez pas cela, maman chérie, dit elle. Raymond est mon frère, il le restera toujours, comme il l'a toujours été.... Voir un mari en lui?.... Oh! non, malgré mon désir de vous plaire, je ne le pourrai pas...... Jamais.

Et elle se mit à pleurer si fort que Mme de Bram, bouleversée par ses larmes, finit par lui dire:

—Je t'en prie, console-toi. Après tout c'est ton bonheur que je veux. Est-ce que je suis capable de te contraindre?... Non, n'est ce pas? Alors sèche tes larmes. Mais veux-tu m'être agréable?

—Oh oui! parlez.

—Eh bien, ne te prononce pas ainsi tout à coup.

Charles restera quelques jours avec nous.

Réfléchis, réfléchis bien. Pense à toutes les qualités de Raymond. Et si ta résolution et ta répugnance ne se sont pas modifiées au départ de ton cousin, je ne t'en parlerai plus, tu seras libre.

Mme de Bram avait une estime profonde pour l'aîné de ses neveux, aussi le soir même lui fit-elle part de la réponse de sa fille.

Lorsque Charles entendit l'explication de sa tante, il chancela.

—Ah! fit il, Madeleine ne veut pas de Raymond pour mari, et pourquoi donc, le savez-vous?....

—Oui, répondit la baronne, elle affirme que l'aimant comme un frère, et ayant pris l'habitude de le considérer ainsi, elle ne pourrait jamais s'accoutumer à voir un mari en lui.

Le jour qui tombait empêcha la baronne de distinguer l'horrible pâleur qui à ces mots s'abattit sur le fin visage de son neveu.

Quelques instants après, Charles alla s'agenouiller dans l'église du village, sur les marches du sanctuaire.

Le lendemain matin, le soleil en illuminant de sa pourpre d'or rouge, les vitraux aux couleurs éclatantes éclaira sa silhouette pâle, immobile à la même place.

Il se relevait, lorsqu'un pas léger venant du porche le fit se retourner subitement.

Il fut pris aussitôt d'un tremblement indéfinissable.

Madeleine s'avançait vers lui.

—Charles, lui dit-elle de sa voix semblable au chant des anges dans le ciel, je voudrais causer avec vous: est-ce possible?

Il crut que la vie l'abandonnait; cependant, se raidissant sous un violent effort de volonté:

—Venez, dit-il à la jeune fille, je connais un endroit où nous ne serons pas dérangés.

Il marcha rapidement devant elle, et traversa ainsi le cimetière du village, dont les tombes très fraîches, entourées de fleurs et d'arbustes, ressemblaient à de petits monticules bizarres et mystérieux, bossuant inégalement un grand jardin paisible, dans les arbres duquel les jeunes oiseaux essayaient leurs ailes.

Tout au bout, une soupente couverte servait au fossoyeur à se mettre à l'abri, les jours de pluie.

A cette saison de l'année, avec son banc rustique, l'enlacement fou de ses rosiers grimpants qui la couvraient de la base au faîte, sa large ouverture vers le Midi, d'où le mauvais temps ne vient jamais, elle ressemblait beaucoup à quelque charmante retraite de verdure, dressée au bout de quelque parc solitaire pour la rêverie, peut-être même les confidences intimes.

Charles fit asseoir Madeleine sur le banc, et lui-même prit place à son côté.

Un grand silence régnait autour d'eux, à peine interrompu par les clochettes des vaches pâturant à quelques pas, sur les terrains du communal.

Devant eux, dans la lumière blanche du jour qui montait, on voyait une suite de champs et de vignes, coupés par les grandes landes emplies des bruyères roses ou des genêts odorants aux fleurs d'or. Insensiblement, par une succession de pentes douces, tout cela s'abaissait vers la vallée toute verte, emplie de fécondité et de vie, et au fond de laquelle, comme un mince serpent bleu, la rivière frissonnait en ses moires d'argent, dans l'air pur du matin.

Et tout était clair, gai, lumineux; tout jusqu'aux têtes moussues des grandes roches noirâtres qui apparaissaient à fleur de terre à l'entrée des landes voisines; tout jusqu'aux croix blanches et noires qui se dressaient autour d'eux.

Et un charme étrange, mystérieux et profond envahissait l'âme; et un sentiment de paix montait de ce coin de terre, asile ordinaire de la mort.....

Madeleine semblait en proie à un trouble profond; Charles, au contraire, paraissait respirer à l'aise, de toute l'ampleur de ses poumons subitement dilatés et agrandis.

Voyant le trouble de la jeune fille, il se décida à parler le premier.

—Qu'avez-vous à me dire, chère enfant? Je vous écoute.

Elle tressaillit, comme éveillée d'un rêve.

—Charles, dit-elle, ayez pitié de moi, c'est très pénible.

—Pénible, de vous à moi, Madeleine?.... Je ne comprends pas......

—Vous êtes bon, et vous m'aimez, je le sais. La preuve en est dans la démarche que je tente actuellement auprès de vous. Mais mon caractère ne me porte pas aux confidences. Or j'en ai une à vous faire .....

—Vous?

—Oui, moi. Et comme le devoir me dit de vous parler, je vais le faire, très simplement, quoique cela me coûte un grand effort de courage.

Charles qui avait d'abord écouté sa cousine les lèvres tremblantes, mais les yeux remplis d'une joie incommensurable, peu à peu, s'était assombri.

Comme ces rayons chauds et splendides du soleil d'été qui dans la vallée s'en vont peu à peu, éteints, sous les nuages gris, à peine apparents, mais déjà précurseurs de l'orage, le bien-être profond éprouvé par le jeune homme s'en allait sous l'étreinte d'une mystérieuse et troublante angoisse.

Que voulait-elle dire cette Madeleine au pur regard des anges?......

La jeune fille reprit après quelques secondes, de silence:

—Vous avez demandé à maman, hier, que je devienne la femme de Raymond.

Charles, en une suprême volonté, fit appel à toute son énergie.

—Raymond vous aime, dit-il la voix tremblante malgré lui.

—Depuis quand?

—Je ne le sais pas. Mais il y a six mois qu'il me l'a confié. Je lui ai demandé de réfléchir et de se taire. Il m'a obéi. Ces jours-ci il est revenu à la charge, me suppliant de parler à notre tante, m'assurant qu'il vous aimait de plus en plus, qu'il ne changerait jamais.

—Pauvre Raymond, soupira Madeleine.

—Pourquoi le plaignez-vous?

Elle secoua sa tête de madone, et sans répondre directement à la question de son cousin:

—Ecoutez Charles, dit-elle, hier, j'ai confié la vérité à maman.

C'est que, élevée avec Raymond et vous, comme si vous étiez mes frères, mon affection, très profonde, mais très bien définie, ne pourrait jamais si changer ni se transformer. Votre sœur je serai à l'un et à l'autre toute ma vie, mais rien que votre sœur. Penser autrement me semblerait une profanation affreuse.

—Vous changerez peut-être...... balbutia Charles, plus décomposé que si la vie, à tire-d'aile, s'enfuyait de lui.

—Non; maman m'a parlé comme vous. Elle m'a suppliée de réfléchir et d'attendre...... A quoi bon? Mes réflexions sont toutes faites.

—Raymond a toutes les qualités. Il est intelligent, bon, loyal et doux, par-dessus tout il vous adore.

—Oui, comme j'en adore un autre.... Pauvre Raymond!....

Charles poussa un cri.

—Madeleine, fit-il, les yeux pleins de larmes, cruelle enfant, savez-vous ce que vous dites?......

Elle le regarda de ses prunelles si douces et si longues, subitement emplies d'une mélancolie désespérée à nulle autre pareille.

—Si je le sais, murmura-t-elle, ah oui, Charles; et j'ai assez souffert pour cela!....

Mais cette deuxième cause de mon refus, que je vais vous confier en ses moindres détails, jurez-moi, ami, que nul au monde ne la connaîtra que vous.

—Pas même votre mère, Madeleine?...

Des larmes perlèrent au bout des longs cils de la jeune fille.

—A quoi bon? dit-elle. Ma mère est très malade. Quand vous aurez entendu ma triste histoire, Charles, vous verrez qu'elle ne pourrait rien à ma peine, rien qu'en mourir plus vite. A vous, ami, je la confie pour avoir un allié en vous; aussi pour que, en enlevant l'espoir du cœur de Raymond, vous puissiez le mieux consoler.

Et simplement, comme elle l'en avait prévenu, Mlle de Bram raconta à l'abbé Sintely l'histoire si triste de ses amours avec Richard de Clavières.

—Le devoir nous a séparés, dit elle en terminant, mais je l'aimerai jusqu'à mon heure dernière. Je ne sais si un autre devoir aussi cruel me forcera quelque jour à devenir la femme d'un autre....

Il ne faut jurer de rien, la vie est si cruelle!....

Mais que ce ne soit pas Raymond, si digne d'être aimé, auquel je porte mon cœur désenchanté, à jamais fermé!....

Charles ne répondit pas.

Combattre la résolution de Madeleine?.... Il ne le pouvait pas.

Ah! certes, il le comprenait, lui, que toute une vie on restât fidèle à une passion, à un souvenir

Son âme pure, loyale et profonde, comme celle de Madeleine, n'était point capable d'admettre deux idoles.

Au bout de plusieurs minutes, il se leva:

—Je prierai Dieu pour vous, ma sœur, dit-il avec des larmes dans la voix.

Le lendemain, il repartait pour Paris; huit jours après, il écrivait et suppliait Mme de Bram de ne pas forcer la nature délicate de sa fille.

—Raymond souffrira, disait-il, mais le bonheur de Madeleine avant tout. Le temps et le travail adouciront la douleur de mon frère.

Quelques mois après, Mme de Bram succombait à la consomption qui la minait depuis longtemps

—Veille sur ton père comme je l'ai fait moi-même, dit elle à Madeleine avant de mourir. Ce n'est pas à lui que je te confie, c'est au contraire à toi que je le donne.

Sois vaillante et honnête et songe que les plus grandes jouissances de ce monde sont dans le devoir honnêtement et rigidement accompli.

A l'encontre des joies humaines, l'amertume est au bord seulement de la rude coupe du sacrifice, le miel est au fond.

Ces paroles, Madeleine ne devait jamais les oublier.

Et lorsque plus d'une année plus tard M. de Bram, à bout de ressources, guetté par la misère et l'expropriation, vint lui dire que le seul moyen de lui sauver la vie était de se marier avec Horace de Cypières, plus âgé qu'elle de trente ans, la jeune fille n'eût pas une minute d'hésitation.

Vaillante et sans qu'un pli de sa figure trahisse l'horrible sacrifice qu'elle faisait, Mlle de Bram laissa tomber sa main dans celle du marquis.

—Vous sauvez mon père, lui dit-elle, je vous bénis!....

Le soir seulement, lorsque sa porte fut barricadée à double verrou, elle s'agenouilla aux pieds du portrait de madame de Bram et murmura:

—Es-tu contente?.... Et l'ai-je rempli ce devoir dont tu m'as parlé à ton heure dernière!.... Ah! de cette patrie lointaine, où tout, dit-on, se voit et se sait, soutiens-moi, console-moi!....

Elle pleura toute la nuit, se désespérant de cette suprême profanation qui l'arrachait à tout jamais à son Richard bien-aimé.

Ce fut sa seule, son unique défaillance.

Au matin elle essuya ses yeux et depuis, comme si le passé avait pour toujours disparu pour elle, Madeleine se consacra tout entière à ses nouveaux devoirs.

A cette heure même où nous la retrouvons, étendue dans le kiosque du parc de la Roche-Morte, en pensant aux années écoulées auprès du marquis de Cypières, le mari qu'elle venait de perdre, Madeleine, en sa délicate conscience, se disait qu'elle avait bien rempli son devoir, entièrement, loyalement, sans jamais faiblir ni se décourager, pas plus en pensées qu'en actions.

Et cependant, la tâche avait été dure; le caractère soupçonneux et jaloux de ce vieux mari, qui se voyait bien tel qu'il était et qui, tout en l'adorant, la martyrisait, lui avait plus d'une fois fait passer de cruelles heures; n'importe, la jeune femme avait été fidèle aux dernières paroles de la morte; elle avait été une femme dévouée et parfaite, et une fois encore, en pensant à celle qui n'était plus, elle répétait:

—Es-tu contente?

Jeannie, qui revenait en courant et en gesticulant, l'arracha à ses rêveries mélancoliques, mais non sans douceur.

Lorsque la jeune fille arriva près de la marquise de Cypières, son émotion était telle qu'elle ne pouvait articuler une seule parole.

Madeleine se méprit aux causes de son bouleversement.

—Folle, lui dit-elle, pourquoi cours-tu si vite?.... Te voilà tellement essoufflée que tu ne peux pas parler.

Allons, assieds-toi, calme-toi. Nous avons le temps.

—Ah! madame! madame! ce n'est pas ça!....

L'œil de Madeleine subitement étincela.

—Quoi donc? fit elle. Léone!....Ah! dis vite!....

—Non, non, rien. La petite dort à poings fermés.

—Ah! je respire. Alors, qu'est-ce que c'est?

—Un monsieur qui vous demande. Bien mauvaise mine, allez!

Des oiseaux de malheur!....

—Des oiseaux?.... il y en a donc plus d'un?

—Ils sont quatre. André Bascou heureusement est avec eux et m'a prévenue....

—Quatre?.... Je ne comprends pas, explique-toi.

—Non, vous le saurez assez vite, venez!....

Et marchant devant, sans laisser à Madeleine le temps de l'interroger davantage, la jeune fille se dirigea de nouveau et à pas pressés vers la Roche Morte.

Mme de Cypières la suivait en proie à un trouble profond, extraordinaire.

Que lui voulait-on?....

Que se passait-il?

Sa conscience pure ne lui reprochait rien, et cependant l'angoisse qui étreint à l'approche des grands malheurs était en elle.

Un mot, cependant, la rassurait vaguement.

—André Bascou est avec eux... avait dit Jeannie.

Cet André Bascou dont sa sœur de lait avait prononcé le nom avec un tremblement dans la voix, tandis que ses traits charmants se recouvraient d'une épaisse montée de pourpre, était en effet le plus loyal et le plus honnête garçon du pays.

C'était le fils d'un terrassier, qui s'était tué en descendant dans un des puits de Mauvezin.

M. de Bram, d'une bonté et d'une générosité sans égales, avait recueilli la veuve et l'orphelin.

La femme était morte de chagrin quelque temps après, mais l'enfant avait continué à grandir dans les communs du château.

Son intelligence vive et alerte, son obéissance presque passive aux ordres qui lui étaient donnés, par-dessus tout sa physionomie ouverte et son bon regard de chien fidèle, firent que ce qui avait été d'abord la simple charité d'une nature généreuse se transforma en un intérêt profond.

M. de Bram le fit donc élever avec un certain soin, pensant en faire pour plus tard, un autre lui-même, une sorte d'intendant, surveillant et dirigeant tout à sa place.

Malheureusement, lorsque l'instruction assez complète du jeune homme le mit à même d'atteindre le but qu'avait entrevu M. de Bram, la situation plus gênée de celui-ci ne lui permettait plus le luxe d'un homme d'affaires.

Alors il usa de toute son influence d'ancien magistrat, et après un stage assez court, il arriva à faire nommer son protégé commissaire de police à Roses, l'importante commune de laquelle dépendaient Mauvezin et la Roche-Morte.

M. de Bram était mort, Madeleine avait pour ainsi dire quitté le pays, mais est-il besoin de dire que la reconnaissance et le dévouement d'André Bascou étaient restés à toute épreuve vis-à-vis de la fille de son bienfaiteur?

A cette époque, c'était un beau garçon à l'œil bleu, ouvert et énergique, à la longue moustache blonde, au visage peut-être pas très régulier, mais plein de volonté et d'expression.

Tel qu'il était, il faisait joliment battre la chamade au cœur de sa compagne d'enfance, la charmante Jeanne Sevérac, Jeannie, comme on appelait vulgairement la sœur de lait de la marquise de Cypières.

Pourquoi, avec cela, ne s'étaient-ils pas encore mariés, car André Bascou rendait à la jeune fille tendresse pour tendresse, amour pour amour?....

C'était très simple, et bon comme eux.

Madeleine, mariée à un vieux mari inquiet et atrabilaire, avait besoin d'être aimée, d'avoir autour d'elle une amie au dévouement sans égal, et quelque modeste que fût la condition de Jeannie vis-à-vis de la jeune femme, André savait bien que jamais Mme de Cypières n'eût trouvé un cœur plus chaud, une délicatesse plus profonde, une affection plus vraie que dans son humble servante.

Aussi, c'était dans son âme à lui qu'avait germé cette pensée généreuse, éclose sans même qu'il pensât au douloureux sacrifice qu'ils allaient faire tous les deux en souvenir béni de leurs communs bienfaiteurs.

—Vous devez tout à madame la baronne, comme je dois tout à son mari, avait-il dit à Jeannie lorsque le mariage de Madeleine fut décidé. Mademoiselle se sacrifie avec un courage et une grandeur sans nom, mais elle ne pourra pas être heureuse. Il faut vous consacrer à elle, ma Jeannie. C'est le moment de lui rendre ce que son père et sa mère ont fait pour nous.

Elle approuvait de la tête, la chère petite, mais elle avait dix-huit ans, et elle aimait tant André....

Aussi ne put-elle s'empêcher de dire avec un très léger sentiment de regret, et d'une voix qui cherchait en vain à s'affermir sous les larmes qui la mouillaient:

—Alors, nous n'allons pas nous marier encore, comme c'était décidé?......

André sourit tristement.

—C'était décidé quand le bonheur était l'hôte de cette demeure, dit-il.

Aujourd'hui, Jeannie, il est parti à tire-d'ailes. Pouvons-nous songer une seule minute à nous, quand mademoiselle va souffrir un si dur martyre?

—Monsieur le marquis l'aime.

—Oui, mais il est malade et très âgé. Quelle vie sera la sienne?.... Je me trompe peut-être et son caractère d'ange peut faire un miracle. Alors, chère petite, nous serons à temps d'être heureux à notre tour. En attendant, vous devez rester libre, pour lui être plus que jamais une amie à toute épreuve.

Elle avait incliné sa tête gracieuse sans protester davantage, trouvant naturelle cette immolation de son cœur tout entier; si naturelle même, que personne, pas même Mlle de Bram, n'avait soupçonné le dur sacrifice de ses humbles amis.

Hélas! la prédiction d'André Bascou s'était accomplie, Madeleine, malgré l'amour d'Horace, malgré son angélique nature à elle, n'avait trouvé ni le bonheur, ni même la paix dans l'union qu'elle avait contractée.

Et Jeannie, sentant à quel point sa tendresse et ses soins étaient nécessaires à la malheureuse jeune femme, avait continué son sacrifice d'elle-même, n'ayant plus besoin d'y être encouragée, se contentant de loin en loin, lorsqu'elle revenait dans le pays, des déclarations de son fiancé, qui lui non plus ne changeait pas.

—Chère petite, si vaillante et si bonne, lui disait-il alors, jamais vous ne saurez à quel point mon amour pour vous a augmenté, de vous voir si dévouée, si généreuse....

—Et vous, ne vous découragerez-vous pas, André?....

—Pas plus que vous, chérie, non, jamais....

Et elle croyait en lui, comme il croyait en elle.

Et ils se contentaient de s'adorer en silence, trouvant naturel et simple leur admirable sacrifice.

Deux ou trois heures avant le moment où nous avons vu Jeannie, avec une si grande émotion revenir chercher Madeleine dans le kiosque où elle avait laissé la jeune femme, une scène étrange, à coup sûr des plus inattendues, s'était passée à la mairie de Roses.

Il était dix heures du matin.

André Bascou, dans son cabinet contigu à la grande salle de la mairie, celle où l'on se marie, où l'on délibère, où l'on vote, travaillait, la tête penchée sur ses dossiers.

Par les deux portes vitrées, largement ouvertes, le soleil entrait à flots, avec les grands insectes bourdonnants, tandis que la sainte et vivifiante odeur des foins fraîchement coupés dans les prés emplissait l'air de ses pénétrants aromes.

Au loin, au delà d'un adorable jardin tout empli des premières fleurs estivales, la vallée charmante de la Risole se déroulait avec sa végétation féconde et ses verdures fraîches que l'été n'avait pas encore eu le temps de jaunir.

Une paix profonde régnait, un grand silence que la chanson des abeilles au corset d'or, entrant et sortant comme des folles, n'interrompait pas.

Tout à coup, la porte s'ouvrit brusquement, et le garde champêtre fit irruption comme une bombe

André, arraché à son travail, releva brusquement la tête.

—Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il d'une voix sèche, contrarié d'être ainsi interrompu.

Mais à l'aspect du garde champêtre, en proie à un véritable ahurissement, il tressaillit, le cœur malgré lui serré d'un pressentiment de malheur.

Ce garde champêtre, en effet, le père Dulue, était bien le plus brave homme qui se puisse voir, honnête, indulgent, paisible, trop même, car ses procès-verbaux brillaient surtout par leur absence et, avec lui, les braconniers avaient beau jeu dans la commune.

Aussi on l'adorait, et ce grand amour se traduisait-il par force rasades, que chacun, à toute occasion, lui prodiguait à l'envi.

Comme ces rasades étaient son faible, et qu'on le savait, on ne se faisait point faute de le faire trinquer du matin au soir, souvent du soir au matin. Il ne refusait jamais, aussi les rubis de la couronne de Perse eux-mêmes n'eussent pas pu lutter avec ceux que ces toasts perpétuels avaient peu à peu accumulés au bout de son nez long, épanoui, rutilant comme de la pourpre.

Or, à cette heure, sous le coup de l'émotion qui l'étreignait, ce nez avait pâli.

—Monsieur!.... Monsieur, dit-il à André, il y a là trois étrangers qui vous demandent tout de suite.

De nouveau André sursauta.

—Trois étrangers?...... répéta-t-il. Vous n'êtes pas gris, Dulue?......

—Oh! monsieur, si matin! Peut-on dire!.... Même que c'est des gens très bien, avec des chapeaux à haute forme.

—Où sont-ils?

—Dehors, sur la place. Ils ont demandé le maire qui est absent, puis vous.

—Faites-les entrer.

—Ils n'ont pas voulu.

—J'y vais.

Comme André se levait le garde parut se rappeler un détail.

—Ah! j'oubliais, fit-il, ils ont aussi demandé où était le cimetière.

D'un bond le jeune commissaire fut au bout du corridor.

Du premier coup d'œil il reconnut M. de Vidal, le procureur de la République de Saint-Justin, M. Grenier, juge d'instruction au même ressort, enfin un homme âgé à la figure intelligente et sympathique, le docteur Laborde, le médecin le plus estimé du pays.

—Entrez donc, messieurs, leur dit André Bascou après les avoir salués.

—Nous sommes pressés, répondit le procureur, un jeune homme assez guindé, que la perspective de rentrer fort tard chez lui amusait médiocrement.

—Je suis à vos ordres, monsieur le procureur, dit aussitôt le commissaire. Cependant si vous aviez des explications délicates à me demander en l'absence de M. le maire, il vaudrait mieux peut-être que je vous les donne à huis clos.

—Monsieur le commissaire a raison, déclara le juge d'instruction, qui beaucoup plus âgé que son collègue, paraissait être le chef de la bande, entrons.

Ils pénétrèrent dans le cabinet d'André Bascou.

—Monsieur, dit aussitôt M. Grenier, qui décidément prenait la direction de l'affaire, nous venons ici pour une chose aussi triste que grave.

Le commissaire se contenta d'incliner la tête, en attendant la suite de la déclaration.